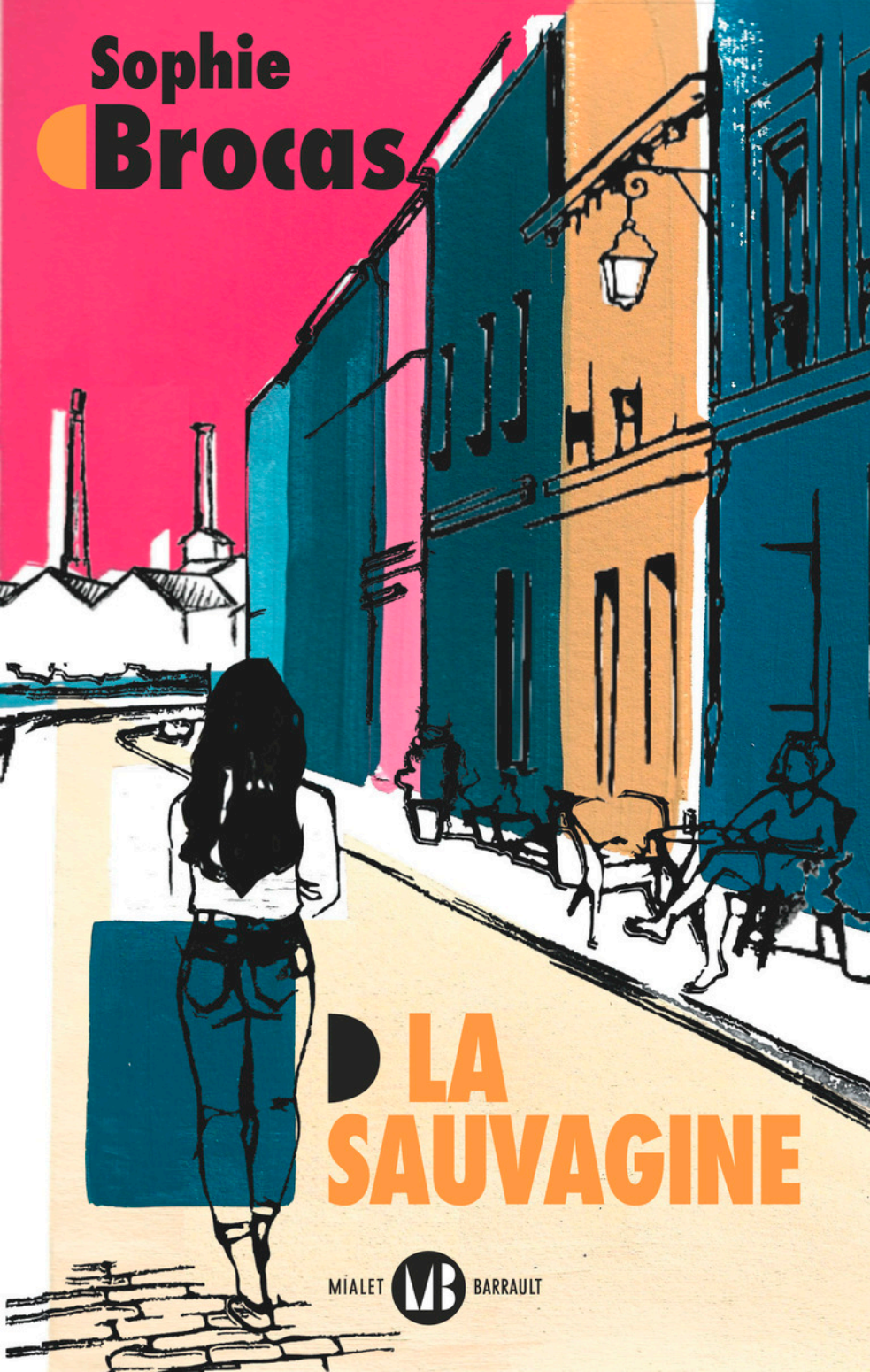


Sophie
Brocas



**LA
SAUVAGINE**

MIALET



BARRAULT

La vie est ironique. À quoi sert de gagner au loto quand on vous apprend que vous êtes atteinte d'une leucémie ? Née dans une petite ville industrielle que la crise a dévastée mais qu'une bande de citadins chics s'est mis en tête de coloniser, Mado voit son univers s'effondrer. Une greffe osseuse peut la sauver. Sauf que le seul donneur compatible est son frère aîné, Léon, à qui elle ne parle plus depuis longtemps. Avec intelligence, courage et détermination, Mado démontre magnifiquement que la vie est un combat que certains savent ne pas perdre.



Après avoir disséqué la psychologie féminine dans un premier roman très remarqué, *Le Cercle des femmes* (2014), Sophie Brocas a publié *Camping-car* (2016) et *Le Baiser* (2019), en cours d'adaptation pour le cinéma. *La Sauvagine* est son quatrième roman, sorte de conte moderne qui explore les relations entre frère et sœur.

La Sauvagine

DU MÊME AUTEUR

Le Cercle des femmes, Julliard, 2014

Camping-car, Julliard, 2016

Le Baiser, Julliard, 2019

Sophie Brocas

La Sauvagine

roman

Mialet-Barrault Éditeurs

© Flammarion/Julliard, 2021.
ISBN : 978-2-0802-2010-3

« ... si je t'écris, c'est peut-être pour ne pas rester seul avec moi, comme on allume sa lampe la nuit quand on a peur. »

C'est Flaubert qui le dit.

C'est vrai, je ne suis pas Flaubert mais, moi aussi, j'ai décidé de t'écrire. T'écrire dans un grand cahier qui ne rougira pas de mes confidences, ne me posera pas de questions, n'interrompra pas mon récit.

Je vais aller chercher au fond de mon corps les mots que je ne connais pas encore pour réunir les bouts éparpillés de ma vie et porter ce cri silencieux qui gonfle dans mon cœur depuis si longtemps. Et avec ces mots, je me glisserai toute nue entre les lignes du cahier pour raconter, sans jamais mentir, mes lumières et mes ombres, mon secret et mes hontes toujours brûlantes, mes métamorphoses et mes espérances.

Et durant tout ce temps, je serai avec toi.

Mado

La Sauvagine, septembre 2009

La psy sans divan

Par où commencer ? Par madame Astrid, ma psy sans divan, comme je l'appelais.

Avant d'arriver à l'hôpital, tu sais, je n'avais jamais vu un psy de ma vie. Mais grâce à madame Astrid, la psychologue du service, je suis devenue une sacrée dompteuse d'araignée. Parce que c'est leur truc, aux psy : t'aider à connaître cette araignée noire qui tisse sa toile dans ton âme, encercle ton cœur à l'en étouffer, alourdit le creux de ton estomac en y déposant sa pelote de fil bien compacte, bien collante, bien dégueulasse ; te donner les armes pour feinter la bestiole et la faire rentrer dans son nid.

J'aimais bien le bureau de madame Astrid. Il n'y avait pas de lit, pas de divan. J'aimais bien être assise là, avec elle. Dans son dos, la fenêtre encadrait les arbres du parc. Ça me rappelait un grand tableau qui trônait au-dessus du buffet de ma tante Marguerite. Mais, chez madame Astrid, c'était un tableau vivant qui accueillait un peintre différent à chaque saison. Au printemps, on aurait juré que le grand platane

du parc couvrait une maladie infantile, avec ses milliers de petites boursofflures couleur de sable. L'été, il se pavanait, tranquille, dans le souffle du soir. À l'automne, il entraînait en résistance, se couvrait de couleurs guerrières comme s'il refusait d'en finir. Et pourtant, c'était encore l'hiver que je le préférais, avec ses ramures denses et nues de vieux sage centenaire, que de larges sangles noires soutenaient dans le vent. Serein, souverain, il attendait la nouvelle montaison. Si tu savais comme je me suis accrochée à cette certitude. La vie revient toujours, elle gagne longtemps. Il suffit d'observer le grand platane de l'hôpital.

Tu sais, sans madame Astrid, je ne serais pas là aujourd'hui. Dommage que tu ne la connaisses pas. Tu l'aimerais.

J'en ai passé des heures dans ce petit bureau avec elle. Elle avait tout son temps. Même quand mon silence se perdait dans la forêt de la fenêtre, même quand je vidais sa boîte de mouchoirs, que je ne pouvais plus parler parce que mon thé noir m'avait brûlé la gorge ou que mon menton tremblait trop à cause de la marée des larmes, elle avait tout son temps, madame Astrid.

J'étais si triste lorsqu'elle a quitté le service, il y a quelque temps, et qu'elle est partie vivre ailleurs. Mais je crois qu'elle en avait assez de tout ça. Elle avait envie de mer, de vent, d'embruns, de vide, de liberté.

Elle disait qu'elle aimait l'hôpital. Elle disait que c'est un lieu tellement vivant, une maison toujours allumée où l'on ne se repose jamais, où l'on s'active à toute heure, où les équipes mangent sans arrêt, un gâteau ou une soupe au beau milieu de l'après-midi ou de la nuit, où il y a toujours du café chaud. Elle disait qu'elle aimait ce bataillon de guerriers en blanc qui progressent soudés, unis pour soulager, soigner, soutenir. Mais même si elle disait tout ça, je crois qu'elle en avait assez.

Parfois, à travers la fenêtre de ma chambre du secteur stérile, je la surprénais sur le parking en train de fumer. Elle était si élégante quand elle fumait. On aurait dit une femme du monde. Une aristocrate pleine de silences délicats face aux choses de la vie. Quand elle fumait en cachette, madame Astrid se tenait très droite. Alors, je le voyais bien, c'était comme si un immense cri s'apprêtait à jaillir d'elle.

Aujourd'hui, elle vit sur une île de l'Atlantique, du côté de la Vendée. Elle aime tant l'océan. Elle s'y baigne par tous les temps. Même quand la plage est déserte à cause de la pluie qui lave le sable à grande eau et qu'elle nage seule au milieu des vagues vertes qui la soulèvent. Enfin, c'est ce que j'imagine.

Je crois qu'elle a beau être courageuse et remplie d'humanité, avec tous ces malades, ces bagarres, ces larmes, ces adieux, et malgré les victoires, un jour son armure secrète a fini par se fendre. Ce jour-là, elle a décidé de s'en aller vivre à la mer. De changer de vie, de virer de bord face à la mort. Je crois

qu'elle rêvait d'ouvrir une librairie, qu'elle avait envie d'histoires qui se terminent bien, de tourner la page. Je la vois, cette librairie. Une pièce tout en bois, avec de longues tables recouvertes de livres qui brillent sous la lumière des abat-jour, comme une arche dorée.

Je pense si souvent à elle. Je l'imagine sur un banc face au large, une flûte de champagne à la main, ses longs doigts noués autour. Une cigarette au panache bleuté se consume. Je vois son sourire énigmatique qui étire ses lèvres, et paillette ses yeux de lumière. Je la suis lorsqu'elle se promène sur les sentiers de sable, entre les tamaris tordus par les tempêtes et le serpolet mauve qui court sur la dune.

C'est vrai, j'aimais beaucoup madame Astrid. Je lui dois tant ! Si tu savais le chemin que j'ai parcouru avec elle, quand j'étais malade et même après ma guérison. Elle a toujours été là pour moi. J'aimais son regard doux. Il me donnait envie de faire des confidences. J'aimais ses rires qui grimpaient haut. Avec eux, la vie normale poussait la porte de ma chambre d'hôpital. Elle a le don de te faire voir le point de lumière en toi-même, l'éclat brillant, même quand l'araignée noire de la déprime te bouffe les yeux. Une façon toute personnelle de poser une question, de reprendre une phrase et d'ouvrir ainsi un large sillon vers l'horizon. Combien de fois lui ai-je dit, après l'une des interrogations qu'elle venait de lancer comme ça, l'air de rien : « Mais c'est incroyable, c'est exactement ça ! »

Madame Astrid m'a permis de me façonner, de me modeler, de m'extirper de ma glaise, de couper les cordes qui m'attachaient.

Mais elle est partie. Souvent, elle me disait qu'écrire était d'un grand secours. C'est ce que je fais. Pour moi. Pour toi. Pour laisser enfin flotter les rubans.

Mon trèfle à quatre feuilles

Lorsque c'est arrivé, j'avais 33 ans. Je m'en souviens comme si c'était hier.

C'est drôle comme on se souvient toujours de l'endroit où l'on se trouvait lorsque l'on a appris une bonne ou une mauvaise nouvelle. Quand ton père est mort, quand les deux avions se sont encastres dans les tours jumelles, quand Lady Di s'est fracassée à Paris.

Ce jour-là, le jour de l'annonce, c'était le 26 novembre 2007. À la radio, le gouvernement avait promis l'égalité salariale entre femmes et hommes pour 2012. Je me rappelle que cela m'avait choquée que l'on se presse avec tant de lenteur, en haut lieu, pour réparer une si grande injustice. J'étais sur le point de prendre mon service au Bon Coin. C'est le nom du restaurant où je travaillais à cette époque-là. J'étais commis aux entrées froides et chaudes, en cuisine. Je donnais aussi un coup de main au chef pour dresser les assiettes. En fin de service, j'aidais à la plonge quand Mo était dans le jus. Et il n'y avait pas un soir où ça n'était pas le cas, où il ne

croulait pas sous les marmites et les poêles. Je l'aime bien, Mo. Il est drôle. Un vrai pitre qui cache sa tendresse derrière des blagues à la noix. Et puis il me fait tellement rire quand il tricote ses histoires en mauvais français, avec tous ces mots qu'il charcute à sa façon. J'ai beau remettre d'aplomb ses phrases bancales, cet imbécile s'entête en affirmant que c'est ainsi qu'on parle au bled. C'est devenu sa signature. Moi, je crois qu'il le fait surtout pour m'amuser. Un jour, qui sait, je t'emmènerai peut-être dîner au Bon Coin et je te présenterai Mo.

Mais ne va pas croire que c'était un rêve de gosse de faire l'arpète dans un restaurant. Non, ma petite mère s'était mis en tête que je ferai des études pour avoir une meilleure existence que la sienne. D'où mon CAP de photographe. Si j'avais eu le courage d'aller au bout de mes envies, sans doute ma vie aurait-elle été différente. Saisir l'émotion que les mots n'attrapent pas, transformer les paysages en tableaux de peintre, révéler ce que d'autres ne voient pas, secouer, faire réfléchir, partager une émotion avec un inconnu, indigner, amuser : sur tout cela, j'ai fait une croix. Mais aujourd'hui, grâce à madame Astrid, je sais pourquoi j'ai renoncé à mon envie de gamine.

Je m'en souviens de ce lundi 26 novembre. J'étais en train de fermer la maison à clef quand mon médecin m'a téléphoné. Je l'avais vu huit jours avant. J'avais besoin d'un petit remontant. L'automne avait

démarré tôt. Tout ce ciel figé dans le gris, les arbres qui s'étaient déplumés d'un seul coup dans le canal, alors que je n'aime rien tant que les feuilles d'automne, les entendre craquer sous le pied avec un bruit sec, respirer leur odeur de sucre et de pourriture quand elles sont encore confites du soleil d'été. Mais avec cet automne vachard, je me sentais épuisée. Je me traînais dès le réveil. Je m'essoufflais au moindre effort. Cet après-midi-là, donc, mon médecin m'a appelée. Un gentil docteur de famille qui me connaît depuis toujours, ou presque, qui a fermé les yeux de ma mère, qui suit ma sœur Ginette de temps en temps. Avec cette fatigue qui me collait aux semelles, il avait insisté pour que je fasse un bilan sanguin. Et c'est au moment où je donnais un tour de clef et m'apprêtais à enfourcher mon vélo que mon portable a sonné.

— Mado, je viens de recevoir le résultat de vos analyses de sang. Il y a un problème, m'a dit mon médecin.

— Un problème ?

— Vos globules rouges se sont effondrés.

— Ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire que vos analyses présentent de sérieuses anomalies.

— Et c'est grave ?

— Pas forcément, mais il faut le vérifier avec un bilan approfondi. J'ai pris un rendez-vous pour vous avec l'hématologue, à l'hôpital.

— Quand ?

— Tout de suite.

— Mais je ne peux pas. Je suis de service au restaurant.

— Mado, ne discutez pas. J'ai réservé une ambulance qui arrivera chez vous dans trente minutes et vous conduira à l'hôpital. Prenez quelques affaires avec vous.

J'ai obéi comme une automate, rouvert la porte de la maison, prévenu mon patron. Seule la boule qui s'était glissée immédiatement au creux de mon ventre, la garce, me faisait encore ressentir quelque chose.

La suite reste floue dans ma mémoire. Un temps indéfini en ambulance à travers la banlieue, le ruban continu de magasins, d'usines et de publicités jusqu'au grand hôpital de Saint-Millan. Je me rappelle une chose : j'avais insisté pour voyager à l'avant. Je n'étais pas à l'article de la mort tout de même ! Mais arrivée à l'hôpital, devant ses couloirs, sa salle d'attente, je n'étais guère rassurée. Puis sont venues les questions sur la famille et mes symptômes, le bilan sanguin approfondi. Le résultat n'était pas fameux. Il fallait effectuer un myélogramme.

Ce truc, le myélogramme, ça m'a fait un mal de chien. Quand ils ont donné un coup dans l'os, là, sur mon torse pour y prendre de la moelle, c'est comme si tout mon corps s'était désarticulé.

Ensuite, il y a eu la chambre bleutée dans laquelle on m'a installée, parce que le résultat ne serait pas connu avant quarante-huit heures, et le contrat télé

que je n'ai pas voulu signer en pensant que je ressortirais vite. Je flottais entre inquiétude et certitude. J'étais certaine que l'examen démontrerait l'erreur. Après tout, j'étais jeune. J'avais toujours été en bonne santé. Ce n'était pas une petite fatigue qui devait m'alarmer.

Et puis, j'avais mon grigri, mon porte-bonheur, mon trèfle à quatre feuilles. Car, à ce moment-là, j'étais convaincue que j'avais de la chance. J'y croyais dur comme fer. Oui, j'avais de la chance !



Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

N° d'édition : L.01ELJN000958.N001
Dépôt légal : mars 2021